Le manoir de Walter Scott.

Il est question de vendre le magnifique manoir d'Abbottsford qui a appartenu à Walter Scott, le célèbre poète et romancier anglais, mort en 1832.

Cette splendide propriété, dont Walter Scott avait fait sa résidence favorite, est située en Ecosse, sur les bords de la Tweed, près des abbayes de Melrose et de Jedburgh.

Le manoir d'Abbottsford est resté tel qu'il était du vivant de l'auteur de *Quentin Durward*. Dans le cabinet de travail se trouvent encore les livres préférés de l'écrivain, rangés sur des étagères en chêne, ainsi que les portraits de Rob-Roy et de Claverhouse.

La bibliothèque renferme vingt-deux mille volumes, le buste de Scott par Chantrey, un sarcophage d'argent, cadeau de lord Byron, et une magnifique canne avec pommeau d'or ayant appartenu à Swift. Parmi les souvenirs que l'on remarque dans le salon orné d'une splendide tenture de Chine, se trouvent les pistolets que Napoléon portait à Waterloo, une épée finement ciselée donnée par Charles Ier à Montrose, un beau portrait de Dryden, une urne d'argent remplie d'ossements du Pirée, le fusil de Rob-Roy.

Enfin la salle à manger, en chêne sculpté, renferme une splendide collection de portraits authentiques. Ce sont ceux d'Olivier Cromwell, de Charles XII de Suède, de Charles II d'Angleterre, de lord Essex, du duc de Montmouth, de la duchesse de Buccleugh, de Prior, de Gay, d'Hogart, peint par lui même, et, enfin, le portrait de Marie Stuart, par Amias Canrood....

LA RANÇON DES BAISERS

L'amour, le seul ange des cieux
Que Dieu laisse errer sur la terre,
Inventa le baiser joyeux,
Dans l'île rose de Cythère;
Puis, fier de son invention,
—Fierté d'ailleurs bien naturelle—
Demanda la permission
D'aller la montrer d'un coup d'aile,
Aux autres anges ses amis.
Et, le bon Dieu l'ayant permis,
L'Amour s'envola dans la nue,
Monta, monta, monta longtemps,
Parmi les soleils éclatants
Qui souriaient à sa venue;
Monta, monta, puis arriva
Devant les portes de lumière
Du Paradis, où Jéhovah,
Dieu des dieux, tenait cour plénière
D'anges, d'apôtres et de saints.
Au son des luths et des buccins,
Sous un dais de pourpre dorée,
Le blond Amour fit son entrée:
"Joie et salut à tous! Je viens
De découvrir chez les terriens
Une car.sse tendre, oh! tendre!
Un geste si délicieux
Que j'ai voulu sans plus attendre
En faire profiter les cieux.
D'ailleurs, tenez, voici la chose!"
Et l'Amour, de sa bouche rose
Fleurant l'ambroisie et le miel,
Baisa quelques anges du ciel.
—Oh! la bonne et douce caresse!
Encore! dirent-ils, charmés.
Et leurs fronts se tendaient, pâmés,
Et leurs ailes tremblaient d'ivresse.
—Oh! c'est trop bon! Reste avec nous!
Reste au paradis où nous sommes!
Ne retourne plus chez les hommes,
N. ns t'en supplions à genoux!
—Non pas, non pas, mes camarades!
Gardez pour d'autres vos tirades,
Leur dit l'Amour sans plus d'émoi!
Le ciel, entre nous, peu m'importe;
La Terre a grand besoin de moi;
Bonsoir! Veuillez m'ouvrir la porte.
—Méchant! tu ne sortiras plus!
Disent les anges révoltés
En lui faisant une barrière
D'ailes blanches, de bras rosés,
Nul autre n'aura tes baisers:
Nous t'enfermons! arrière, arrière!"
Vainement l'Amour essaya
De passer à travers les anges:
Il ne put. Il pleura, pria:
Jamais les célestes phalanges
Ne consentirent à s'ouvrir.
—Mon Dieu, venez me secourir!
Dit-il de sa voix éperdue.
A cette plainte Jéhovah
Sur son trône d'or se leva.
Il chemina par l'étendue
Et, sous chaque pas qu'il faisait,
Une rose blanche éclosait.
Il vit pleurer l'Amour candide
Alors, il lui dit doucement—
Et chaque mot au firmament
Allumait un soleil splendide:
"Combien donnas-tu de baisers?
—Cent! répondit l'ange à voix basse.
—Combien de pleurs as-tu versés?
—Cent aussi!—Bien! je te fais grâce.
Qu'on le délivre incontinent!"
Et l'Amour s'enfuit rayonnant
Vers le beau pays de Cythère.
Depuis lors il est sur la terre
Et vient tour à tour nous griser
Sans que nul ange s'en alarme.
Mais tôt ou tard, chaque baiser
Doit se payer par une larme.

A SAINTE-HELENE.

La *Revue bleue* donne la suite des rapports officiels adressés à son gouvernement par le comte de Balmain, commissaire pour la Russie à Sainte-Hélène. C'est une lecture affligeante. Les notes au jour le jour de ce témoin impartial suffiraient à prouver surabondamment que la fin de Napoléon a été hâtée par les incessants coups d'épingles de vexations de sir Hudson Lowe. Le gouverneur anglais—et c'est peut-être un semblant d'excuse ou de circonstance atténuante en sa faveur—était évidemment atteint d'une espèce de délire de la persécution. Il ne voyait partout que traîtres et trahisons; ses jours et ses nuits étaient hantés. La responsabilité de la garde de Napoléon était trop lourde pour cet homme faible, qui fut probablement presque aussi malheureux que son prisonnier.

Certaines de ses inquiétudes sont comiques et revèlent sans contredit une monomanie morbide. Un exemple:

Un Anglais de Calcutta envoya à l'empereur un superbe jeu d'échecs, tout orné de figures orientales et, à chaque pièce, il y avait une aigle française d'un merveilleux travail. Le gouverneur n'apperçut pas ces aigles à la première vue et nous remit le jeu sans y regarder une seconde fois. Peu de jours après, quelqu'un lui en ayant parlé, il se crut, trahi, compromis, perdu, et pour se rassurer, il écrivit de suite à Bertrand sur cette méprise et protesta formellement contre l'envoi du jeu d'échecs. Voilà de ses traits qui le caractérisent bien; tous les jours il en fait de pareils et de plus forts.

Ce dernier fait est connu de tout le monde. On en rit encore à Sainte-Hélène.

Hudson Lowe fait rappeler en Angleterre le médecin anglais O'Meara, qui soignait Napoléon, et qui était le seul médecin en qui l'ex-empereur eût confiance. Quel est son crime? Il a remis, de la part de son illustre malade une tabatière de sept à huit louis à un clergyman qui avait fait l'enterrement du cuisinier de Longwood. Tel est le grief articulé par Hudson Lowe. Balmain ajoute, il est vrai, que O'Meara avait signifié au gouverneur qu'il était un médecin et non pas un espion.

Les commissaires étrangers ont presque autant à souffrir que les serviteurs de Bonaparte de l'humeur hypocondriaque et tâtillonne d'Hudson Lowe. La faculté de communiquer avec le commandant d'un brick russe, arrivé en rade, est refusée à Balmain, qui n'avait pas vu depuis deux ans le visage d'un compatriote. Lorsque Bonaparte apprit l'aventure, il en rit aux éclats et s'écria: "Ah! je ne suis donc pas le seul qui essuie les affronts!".

La nourriture, à Longwood, est détestable, la lésinerie du gouverneur "incroyable" et le train de maison de l'empereur fort mesquin. Qu'importe à Lowe le ravitaillement? Il ne s'inquiète pas de ces vétilles. Napoléon, cependant est atteint d'une maladie de foie, qu'il ne soigne plus après le départ d'O'Meara; il ne prend plus d'exercice, restant confiné chez lui pour ne pas subir une surveillance insultante. Le climat est destructeur, et Balmain s'en plaint dans chacune de ses lettres. Napoléon prédit sa mort, et appelle Hudson Lowe "son assassin."

Quel est l'avis de Lowe? Il déclare à Balmain que "Bonaparte est un extravagant, Montholon un menteur et que tous ses prisonniers sont parfaitement heureux."

LA VILLE DU TÉLÉPHONE

C'est Stockholm, la jolie capitale de la Suède, qui possède quelque chose comme quinze mille téléphones, c'est-à dire un téléphone par vingt habitants.

Ce n'est pas à la Nouvelle-Orléans qu'on pourrait se payer ce luxe, sans danger pour l'état mental de ses habitants.

Mais à Stockholm, ville du Nord, les téléphonistes, hommes et femmes, d'un tempérament moins nerveux, sont plus méthodiques et arrivent à donner très rapidement les communications.

Et, nous, nous attendrons que le caractère américain, si vif, si léger, se soit un peu modifié pour le plus grand bien des relations téléphoniques.

Mme SARAH BERNHARDT ET LA DUSE.

Mme Sarah Bernhardt est rentrée à Paris, il y a peu de jours, venant de Bruxelles, où elle a donné une série de représentations qui ont obtenu—il est à peine besoin de le dire—le succès le plus considérable.

A la gare, M. Maurice Bernhardt et quelques amis attendaient la grande tragédienne. Mme Eleonora Duse avait exprimé le désir de se rendre au devant de Mme Sarah Bernhardt, mais celle-ci lui avait télégraphié pour la remercier de son aimable intention, la priant de venir dîner avec elle, en son hôtel du boulevard Pereire.

MME. ELEONORA DUSE.

La comédienne italienne donne dans le moment à Paris, au théâtre de la Renaissance, une série de représentations. C'est la première fois que la Duse joue dans la grande Capitale.

Elle interprète en italien: *la Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas fils; *Magda*, de l'auteur allemand M. H. Sudermann; *la Locandiera*, de Goldoni; *le Songe d'un matin de printemps*, de M. G. d'Annunzio; *Cavalleria rusticana; la Femme de Claude*, d'Alexandre Dumas fils; *la seconde madame Thanqueray*, de l'auteur anglais M. Pinedo, et peut être, jouera en français, *Thérèse Raquin*, de M. Zola.

AUDITION PAR LES MAINS.

D'après *la revue des jeunes filles*, les sourds ont la suprême espérance d'entendre par leurs mains, ce qui est un mode d'audition peu banal. C'est un professeur de Glasgow, M. Mac Kendrick, qui le leur assure. A une représentation de *Lohengrin*, cet original physicien disposa près de la rampe un phonographe ordinaire. L'appareil était relié par des fils électriques à un récipient contenant une solution saline. Dans ce bain électrisé, deux personnes, vraiment sourdes, mirent leurs mains; elles entendirent..... par leurs doigts toute la représentation sans en perdre une note.

En effet, à six heures et demie, Mme Duse accompagnée du comte Robert de Montesquieu, était introduite dans le salon où se trouvait déjà Sarah Bernhardt, Louise Abbéma et le peintre Clairin, et les deux célèbres artistes qui professent l'une pour l'autre les plus vifs sentiments d'admiration, s'embrassaient très tendrement.

Après le dîner, Mme Eleonora Duse a pris congé de son illustre amie et elle s'est rendue à la Comédie-Française, dans la loge de l'administrateur général, que M. Jules Claretie avait mise à sa disposition. Elle a assisté au spectacle en compagnie de la princesse de Metternich, de la comtesse de Pourtalès et du comte Primoli. Mme Duse a très vivement applaudi les interprètes de la *Loi de l'homme*, mais plus particulièrement Mme Bartet, si émouvante dans la pièce de M. Paul Hervieu, et que la tragédienne italienne tient en la plus haute estime.

Après la pièce de M. Paul Hervieu, Mme Duse est allée sur la scène, où elle a vivement félicité Mme Bartet, avec laquelle elle s'est longuement entretenue. Puis M. Claretie l'a reconduite dans sa loge.

Le soir suivant, Mme Eleonora Duse a assisté à la représentation de la *Samaritaine* dans la loge de Mme Sarah Bernhardt, et nul n'a applaudi avec plus de cœur la noble interprète de M. Edmond Rostand que son émule.

Un dernier détail: en bonne Italienne qu'elle est, Mme Eleonora Duse est très superstitieuse.

Or, depuis qu'elle a reçu la dépêche de Mme Sarah Bernhardt l'invitant à venir dîner chez elle, Mme Duse porte cette dépêche dans sa main, entre la paume et le gant:

—C'est un talisman précieux, dit-elle en souriant, et grâce à lui me voilà plus rassurée.

On sait, en effet, que Mme Duse n'était pas sans appréhensions sur l'accueil qui lui était réservé; en quoi du reste elle a tort, car les Parisiens s'apprêtaient à lui faire fête. Au surplus, la location — près de soixante mille francs déjà — prend de telles proportions que, le talisman de Mme Sarah Bernhardt aidant, les représentations de Mme Duse s'annoncent comme un succès vraiment extraordinaire.

Un dernier détail: Mme Duse a invité Mme Bartet à assister à sa première représentation à Paris, et la sociétaire de la Comédie-Française a accepté l'invitation.

Le supplice de Jeanne d'Arc

A la question s'il reste quelque chose de Jeanne d'Arc, et nous voulons dire par là de sa personne elle-même en dehors des pages sublimes que son passage dans notre histoire a burinées en caractères ineffaçables, on a pu longtemps répondre avec quelque apparence de raison qu'il ne restait rien, ses cendres ayant été jetées au vent avec celles du bûcher sur lequel elle avait été brûlée, et telle était la conclusion d'une brochure publiée en 1891 par l'abbé Cochard, savant archéologue d'Orléans; cependant c'est cette brochure qui a remis la chose en question.

Après l'avoir lue en effet, un pharmacien de Chinon écrivit à l'abbé qu'il possédait des ossements renfermés dans un bocal de vieux verre, recouvert d'un vieux parchemin sur lequel on lisait en vieille écriture: "restes trouvés sur le bûcher de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans". Suivant la tradition qui s'était perpétuée parmi les détenteurs successifs de ce dépôt, un habitant de Rouen s'était glissé pendant la nuit qui suivit le supplice, sur la place du Marché, et y avait ramassé cinq fragments qu'il supposait provenir du squelette calciné de l'héroïne brûlée par la haine des Anglais. Rentré chez lui, il les avait entourés d'un morceau d'étoffe et placés dans un vase qui s'était transmis parmi ses descendants, dont l'un y avait mis l'inscription sus-mentionnée. Au dix-septième siècle le vase s'étant brisé par accident, son possesseur avait placé les fragments qu'il renfermait dans un bocal en verre, recouvert d'un parchemin scellé de cire rouge, sur lequel il avait rétabli l'inscription primitive.

Une commission fut nommée par l'évêqué d'Orléans, composée de deux médecins, un chimiste, deux grands-vicaires, cinq membres de la société orléanaise d'archéologie, et un ancien magistrat, et le bocal fut ouvert devant elle; on en tira un paquet enveloppé d'une vieille toile de pur chanvre remontant au moins au quinzième siècle, bien avant l'invention des cotonnades et de tous les tissus composés, indice qui témoignait au moins de la bonne foi des détenteurs successifs du dépôt, et s'accordait avec la tradition qu'ils s'étaient transmise sur la date et l'origine du paquet.

L'enveloppe contenait deux morceaux de bois et trois os; deux de ces os ne provenaient certainement pas d'un squelette humain; il n'en était pas de même du troisième, qui fut reconnu pour une portion de côte ayant fait partie d'un corps humain, et recouverte d'une substance étrangère qui lui était adhérente. L'analyse chimique permit de constater que la calcination par le feu lui avait fait perdre toute trace de membrane ou d'enveloppe osseuse, et qu'il était recouvert d'une épaisse couche de baume (résine) d'un noir brillant, exhalant une odeur empyreumatique très prononcée, celle qu'exhalent les substances organiques végétales ou animales lorsqu'elles sont chauffées trop fortement ou trop longtemps; de plus la partie de ce baume résineux en contact avec l'os ne présentant aucune trace de membrane, il en résultait que la calcination avait détruit l'enveloppe osseuse avant qu'il vînt recouvrir l'os. Ces constatations concordaient d'une manière remarquable avec l'hypothèse d'un os calciné par le feu et recouvert ensuite par les résines provenant du bûcher où il avait été consumé.

Des trois morceaux de bois un seul offrait quelque intérêt; c'était une succession de rondelles de chêne retenues les unes sur les autres par une toile grossière et de pur chanvre qui les enveloppait, et agglomérées par une matière noire et brillante ayant la même odeur et la même composition chimique que l'enduit dont l'os était recouvert; il parut ressembler singulièrement à une de ces têtes de torche comme on en fabriquait couramment au quinzième siècle, et dont le bourreau avait dû se servir pour allumer le bûcher.

C'était là à coup sûr des indices sérieux en parfait accord avec l'origine attribuée par la tradition des détenteurs aux restes examinés, mais la Commission crut fort sagement impossible de conclure à une certitude, et se borna à exprimer l'avis qu'il y avait au moins une grande probabilité qu'on se trouvait en présence d'une côte de Jeanne d'Arc recueillie sur le lieu du bûcher, et parvenue jusqu'à nous à travers des vicissitudes inconnues; nous serons aussi prudent qu'elle, et nous nous garderons bien de rien affirmer.

Connaissances Utiles.

TAFFETAS GOMMÉ.—On incorpore à chaud dans une quantité quelconque d'huile de lin 10 p. 100 de son poids de gomme adragante, et 4 p. 100 de litharge. Quand le mélange est parfaitement opéré on l'étend avec un pinceau sur le taffetas qu'on veut, et on laisse sécher.

La couche de mélange doit être également répartie et la qualité du taffetas, sa belle couleur résultent de l'état de pureté de l'huile employée.

DÉVERNISSAGE DES TOILES CIRÉES OU DES CUIRS.—Quand on veut dévernir un cuir ou une toile cirée, on verse à la surface de l'objet à dévernir de l'huile de naphte. Après quelques instants, le vernis se ramollit au point qu'il est facile de l'enlever en râclant avec un couteau. Lorsque le cuir ou la toile sont encore en état suffisant de conservation, on peut les revernir à nouveau.

CIMENT POUR RECOLLER LES OBJETS DE FAÏENCE OU DE PORCELAINE.—On a préconisé beaucoup de procédés pour recoller les objets de faïence et de porcelaine. En voici d'assez simples:

L'albumine ou blanc d'œuf mélangé avec de la chaux en poudre, donne une très bonne matière agglutinante, qui sèche vite, et permet de très bien recoller les objets de porcelaine cassés. Le fromage frais ou mat ère caséeuse du lait, broyé sur du marbre avec de la chaux éteinte, forme un ciment encore plus solide, qui permet de recoller le verre, la porcelaine, la pierre ou les métaux. Il ne faut pas que la colle soit trop épaisse; il est indispensable de l'appliquer immédiatement parce qu'elle prend très rapidement.

CIMENT DE MÉNAGE.—On calcine des écailles d'huîtres et on les réduit en poudre impalpable. Avec cette poudre et du blanc d'œuf, on fait, au moment de s'en servir, une pâte ou colle un peu liquide; on met de cette colle sur les parois de l'objet de vaisselle à recoller, et après les avoir réunis, on les serre l'un contre l'autre pendant quelques minutes. Lorsque les objets recollés sont secs, on peut les mettre même dans l'eau chaude.

---

ai présenté ces dames!

—Depuis....depuis....

Et Albarède, avec un rire mal étouffé, se frappait le front.

—Depuis quelque chose comme vingt ans, Geneviève!

Et, après cet aveu, il se mit presque à danser, à laisser jaillir sa joie et son émotion, car des larmes roulaient sur son rire.

—Ah! si vous saviez, si vous saviez, Geneviève!....C'est fou! C'est insensé! C'est encore plus incroyable que tout ce que vous venez de m'apprendre!.... Suzanne! Suzanne, ma fille!

Et soudain son visage devint grave et doux. Et Albarède s'agenouilla et joignit les mains.

—Mon Dieu! prononça-t-il pieusement, si l'on est presque excusable de douter de votre existence quand on souffre, que la malechance s'abat sur vous, on est un homme ne bien mauvaise foi ou simplement un sot quand on refuse de voir la part que vous avez dans tous nos bonheurs. Et je vous remercie humblement d'avoir permis....

Il frappa la terre de son front.

Et, quand il remontra son visage à Geneviève stupéfaite, la gaieté l'emportait sur l'émotion, une gaieté rieuse, exubérante.

—Tonnerre de....

Il s'arrêta.

—Parce que Suzanne ne veut pas que je jure! Et ce serait bien mal, du reste, après une telle preuve de la bonté de Dieu....Geneviève, voici en deux mots: c'est moi qui ai élevé Suzanne!

—Comment!....comment est-ce possible?....Et ...vous ne me disiez rien?....

—Parbleu! fit-il, avec un rire énorme; pardonnez-moi la liberté de l'expression. nous nous mettions tous dedans: C'était entre nous deux, à qui jouerait le mieux à cache-cache!....Mais c'est fini, n'est-ce pas? Et nous ne marchons plus que la main dans la main, bien unis?

—Expliquez-moi.....vite..... je vous en conjure!

Il la menaça du doigt:

—Je pourrais vous faire languir à mon tour! Mais les hommes ont toujours été meilleurs que les femmes.

En ce moment un coup de cloche leur arriva, puis deux ou trois plus forts, puis toute une sonnerie.

—Je serai même très bref, madame; car voici la cloche du déjeuner; et j'ai quelque idée que notre retard causerait d'inutiles suppositions dans notre entourage. Rentrons donc bien vite au château.

Vite! Elle ne le pouvait pas. Elle était accablée par son récit, par ses anciennes émotions revenues, par cette révélation inouïe que Jacques Albarède connaissait Mme Laval, et par suite Suzanne, depuis une vingtaine d'années.

—Oui, madame, j'étais un pauvre diable de dessinateur, logé au bout de Montmartre, en une moitié de pavillon, dont l'autre moitié était occupée par Mme Laval....Et nous ne nous connaissions pas beaucoup encore, lorsque, un soir, Mme Laval rapporta cette belle petite fille et me laissa dans l'illusion que c'était une enfant à elle qu'elle venait de reprendre à sa nourrice.... Voilà!.... C'est bête comme tout, et ç'a été le bonheur de ma vie; car vous pensez si je me suis attaché, moi seul au monde, à cette gamine!.... Allons, madame, un peu d'énergie, rentrons vite! Je vous assure qu'après ce que nous venons de nous apprendre l'un à l'autre, il ne serait pas très prudent de laisser remarquer et notre absence et, par suite et forcément, notre émotion.

Mais Geneviève était très faible, très lasse. Et elle murmurait:

—Dieu....Dieu a voulu cela ....C'est vous qui, sans savoir ce qu'elle vous était, avez élevé, ainsi, choyé notre enfant!

—Ah! En voilà une qui était facile à gâter, à élever....

—Et....et c'est moi qui viens de vous apprendre....Mon Dieu, mon Dieu!..... Oh! Pourquoi avons-nous été séparés jadis?

Oh! que sa vie eût été heureuse et belle, au bras de cet honnête homme! Que de joies elle eût eues par ce cœur exquis! Et qu'elle eût été fière, maintenant, de porter ce nom qu'il avait su rendre glorieux!

—O mon ami, vais-je avoir la force de cacher tout ce qui se passe en moi?

—Appuyé sur mon respectueux dévouement, madame, dit-il en tremblant un peu, vous devez avoir toutes les forces nécessaires.

Il l'entraînait, par moments la portait presque.

Mais, un peu avant la lisière du bois, il répliqua à sa phrase de tout à l'heure:

—Il faut d'abord avoir la force de nous séparer ici et de vivre désormais séparés.... sauf dans les rares occasions où, prudemment, très prudemment, nous nous reverrons pour reparler de ce qui nous unit saintement, purement, à jamais. Car je n'ai pas la même confiance que vous dans l'indifférence de votre mari.... Mais, quand même, ne craignez rien: votre ami, votre vieil ami veillera toujours sur vous.

Ils se séparèrent et se dirigèrent vers le château par des chemins différents.

Comme elle arrivait à la dernière rangée d'arbres, Geneviève aperçut son mari, qui semblait causer très gaiement avec Pascaline sur le haut du perron.

Et instinctivement, elle biaisa. Elle avait eu une peur brusque de les aborder en face.

Mais les yeux perçants de Pascaline avaient distingué son manège.

Et, conservant un visage aimable, détaché, elle dit, à voix basse, à Lequesnoy:

—Tenez! Elle se cache comme une écolière prise en faute!

L'industriel ne sourcilla même pas, ce qui lui attira les félicitations de l'intriguante.

—Mes compliments, mon cher! Vous voilà redevenu bien maître de vous.

Lequesnoy souriait toujours, ne détournait même pas le regard, pour suivre sa femme qui gagnait le derrière du parterre, se glissait entre des allées de fusains masquant les communs et finissait par pénétrer dans le château par une façade latérale.

Pascaline appuya, triomphante:

—C'est comme l'autruche qui cache sa tête sous son aile pour se dérober à la recherche de ses ennemis.... Mais voici son complice.... Il est plus crâne, lui!

Albarède sortait du bois, la tête haute, le regard très assuré.

Il avait bien eu une petite hésitation, en apercevant Pascaline et Lequesnoy ensemble. Il s'était demandé.

—Nous guettaient-ils, par hasard?

Et aussitôt, avec un sourd grondement de colère:

—Les gueux!.... Ah! ce ne serait pas le toupet qui leur manquerait alors!

A continuer

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

PEUT-IL Aller en France?

Une émotion assez vive a été récemment soulevée par deux article du "Figaro." Dans ces articles, la visite de l'empereur Guillaume II en France, à l'occasion de l'Exposition de 1900, était envisagée comme une éventualité sinon tout à fait probable, du moins parfaitement possible.

L'hypothèse n'était pas de celles qui peuvent laisser l'opinion indifférente, dans un pays dont la fibre patriotique s'est toujours montrée assez chatouilleuse. Des protestations violentes se sont produites dans une partie de la presse, et des meetings orageux en ont prolongé l'écho.

Il a paru intéressant de soumettre la question soulevée par le *Figaro*: "L'Empereur d'Allemagne peut-il ou doit-il venir en France?" à une enquête aussi sérieuse que les conséquences qu'elle peut comporter. On a donc prié un certain nombre de personnages politiques, appartenant aux opinions les plus diverses, de se prononcer sur elle. Voici, en respectant l'ordre alphabétique, les réponses qu'ils ont bien voulu faire:

Mme Juliette Adam.

—Guillaume Ier nous avait vaincus, mais il n'avait pu nous ravir l'honneur, et ils nous avait laissés: "braves gens". Guillaume II a pour but volontaire et tenace de nous déshonorer.

"Sa bonne grâce apparente, ses sensibleries à notre égard ont toujours une forme qui nous humilie et nous abaisse, puisqu'elles sont précédées et suivies d'une contre-partie de glorification de nos défaites et de menaces pour l'avenir.

"Le *doux philosophe* à l'âme d'un tyran du Bas-Empire, les Allemands ne le savent que trop, et il leur fera payer cher la gloire des Hohenzollern.

"S'il a voulu, tout d'abord, en César, s'appuyer sur le peuple, c'était à la romaine et non à libéralisme, puisqu'il poursuit avec acharnement toute liberté traditionnelle allemande.

"Les Allemands, en grand nombre, depuis certaine brochure célèbre de l'un d'entre eux, appellent Guillaume II *Caligula*; ils luttent contre ses fantaisies impériales, ils se défendent contre ses entreprises, ils ont la terreur de ses projets, mais où ils admirent sans restriction le roi de Prusse, leur empereur, c'est lorsqu'il proclame à leurs yeux sous d'apparentes sympathies contraires à tous ses actes, son mépris et sa haine pour la France!

"Guillaume II à Paris, ce se-